

Le cheval blanc que nous avons monté

Nous étions assis à une table à café. Il y avait non seulement tous ceux qui étaient présents, mais également tous ceux qui n'étaient pas encore arrivés ou qui venaient de partir ! Les têtes ici réunies, ressemblaient pour la plupart à celles que nous avons eues, juste avant dix-huit ans. Quand les filles, innocentes ou pas, se métamorphosent en femmes, jouant avec naïveté de leurs charmes naissant, et quand les garçons, imberbes ou non, s'accordent pour feindre un détachement qui n'a jamais trompé personne. Ils n'étaient pas encore tout à fait des hommes ! Nous nous fréquentions un peu partout, à la sortie des lycées, dans quelques troquets, chambres et boîtes de nuit. Une sorte de mélange de couches sociales diverses. Selon qu'il faisait plus ou moins jour, ou plus ou moins nuit, selon le niveau d'intimité auquel nous aspirions, selon les événements festifs qui se présentaient à nous. J'ai dû fréquenter de façon assidue, six Café, comme on fréquente de façon assidue les sorties de lycée ! Il y avait de nombreux prétextes pour s'y rendre, et l'un d'entre-eux, je dois le reconnaître, était lié à quelques présences féminines, parmi celles qui ne laissaient pas indifférent le vagabond que j'étais !

Quelque part, dans un endroit où l'eau a submergé la terre, sans la faire disparaître, des chevaux blancs galopent. Il fait beau à l'heure où commence ma divagation ; un ciel bleu qui s'étend à l'infini et qui se confond avec la mer. Ils forment un triangle, et l'objectif de la caméra qui me fournit les images est réglé sur un champ relativement large. Je décide de zoomer, pour resserrer le point de vue ; je ne vois plus que les sept chevaux de tête, avec à la tête, le plus beau d'entre-eux, naseaux et crinière au vent. Maintenant que j'y pense, j'entends le bruit galopant des sabots, foulant la mer et le sol. J'entends les frappes saccadées, et je perçois plus que je ne vois, les éclaboussures qui les accompagnent et qui me submergent petit à petit.

Mais il y avait, au-delà de cette attirance bien légitime pour la gente féminine, d'autres raisons. J'ai beaucoup aimé cette époque, parce qu'elle est celle des rencontres avec les autres, mais également avec soi-même. A quelque chaise que ce soit, j'ai le souvenir d'un monde qui se discutait. Toutes les conversations ne vous paraîtraient pas intéressantes, mais beaucoup d'entre-elles l'étaient ; à chacun son niveau de conscience ! Nous avons refait le monde, dans tous les sens, à toute occasion et pour n'importe quelle raison ; soutenant parfois des idées que la raison ne peut soutenir ! Nos diatribes pouvaient être interminables et elles pouvaient donner lieu à de véritables confrontations. Quand les idées sont partagées avec passion, ou qu'elles sont combattues avec fougue ! Il faut vous dire

madame, que chez ces gens là, on ne badine pas avec les valeurs et les sentiments ; il faut vous dire que chez ces gens là, on ne se compromet pas... pas encore ! Nous n'en sommes qu'au printemps de la vie ; à un moment où tout naît, de n'importe quoi... n'importe comment ! Chacun, dans ce contexte, a défendu jusqu'au bout ses positions ; et quand vaincu, il renonçait, alors il s'en allait. Oublier comme nous savions le faire, par le biais de quelques substituts, le fruit des angoisses... vécues comme une fin de non recevoir ! Dans un monde comme celui-là, il n'y a pas de trahison, il n'y a que des causes qui sont défendues bec et ongles ; au nom de l'honneur qui ne s'achète pas !

Les paysages s'enchaînent, je les vois défilier ; il n'y a pas grand-chose qui les différencient. Une certaine harmonie règne tout autour de moi ; un bain de bonheur, dans lequel je vis une existence sans fin ! Elle fait de moi un être immatériel, qui vole par-dessus les horizons ; je ne suis plus une caméra, je suis un songe qui vit la vie d'un cheval. A la fois ailleurs et dedans... derrière et devant... dessus et dessous ! Juste le sentiment que le temps passe, tout à la fois vite et lentement ; comme dans un film que l'on passerait, tantôt en accéléré, tantôt au ralenti. Chacun des chevaux avec lequel je galope me procure un sentiment différent ; il en est toujours ainsi quand on monte à cru ! Je ne sais pas lequel est le plus rapide, je ne sais pas lequel parviendra à aller le plus loin, mais ils sont tous beaux et fiers ! Je perçois l'histoire de leur foulée ; ce garrot qui monte et qui descend... qui décrit des hauts et des bas... et cette crinière à laquelle je m'accroche, qui ne cesse de s'envoler. Je colle ma tête contre l'encolure ; nous ne faisons plus qu'un maintenant : un mélange de cheveux bruns et de crins blancs, comme une fusion pour l'éternité !

De toutes ces rencontres et ces discussions, que reste-t-il ? Nous étions persuadés que nous serions capables de changer le monde ! Parfois, certains ne voulaient pas le changer ; ils en étaient satisfaits... persuadés qu'ils tireraient avec facilité, leur épingle du jeu. J'aimerais bien savoir ce qu'ils sont devenus ! Nous avons surtout beaucoup discuté... de la nature humaine ; démantelant les fonctionnements intimes de chacun, dénonçant les attitudes qui trahissent des valeurs plus ou moins nobles... plus ou moins ignobles. Nous avons beaucoup travaillé sur nous, et puis nous avons débuté ou poursuivi selon les cas, nos expérimentations. Nos observations du genre humain ! Nous avons beaucoup ri, nous avons beaucoup pleuré ; nous avons beaucoup souffert et réfléchi. Dans cette ambiance, ce qui était bien, c'est que nous n'étions jamais seuls ; en face de nous, il y avait toujours une tasse à café pour nous comprendre ! Petit à petit, et au fur et à mesure du temps, des personnes disparaissaient : elles abandonnaient, effrayées par l'ampleur de la tâche et par

les risques encourus. Comment concilier la vie et l'école ; comment devenir un être parfaitement authentique dans une société qui ne cesse de vous contraindre ? Il y avait là comme une certaine incompatibilité... qui a laissé bon nombre d'entre nous sur le carreau des études. Les plus vivants risquaient la mort... la disparition ou l'étouffement social ; tandis que les plus morts s'assuraient une vie sans grand intérêt. Chacun a saisi ou pas, les libertés qui lui étaient offertes ; rien ne sert de regretter !!! Au final, chacun a choisi de quoi il ne voulait pas mourir ; c'est ce que je dis aujourd'hui, à l'heure des premiers bilans !!!

La langueur de cette chevauchée a commencé à prendre fin au moment où j'ai repris conscience. Il fallait que je resitue le déplacement des chevaux dans l'espace, car je m'étais un peu perdu ! Rien ne semblait avoir changé ; malgré cette impression, je commençais à percevoir les premiers râles du soleil ! Il y avait un peu moins de gaieté, dans cette aventure ; il y avait de plus en plus de crépuscule, dans cette quête. Je me mis à chercher l'œil du cheval de tête, pour appréhender son niveau de fatigue ; presque rien, un œil globuleux qui devient légèrement plus opaque... quelques vagues saccades et des envolées un peu moins aériennes. En relevant la tête, je m'aperçus que quelques compagnons fidèles, parmi les plus fidèles, avaient été lâchés ; ils rendaient l'âme... là-bas, au loin. Harmatan, Saïd, Comtesse ; ils n'avaient pas pu soutenir l'allure... si petits maintenant que je les perdais de vue. Qu'allaient-ils devenir ?

Dans ces lieux de rencontre, nous étions à l'affût... de la moindre possibilité de faire émerger un quelconque don. En ce qui me concerne, j'avais développé un « troisième » sens ; celui qui permet de voir au-delà des apparences, ce qui fait la texture d'un humain. C'est à cette occasion, et au cours d'expériences diverses, à la limite des mondes, que j'ai compris ce que je pouvais tirer de ma sensibilité... de mon propre spiritisme. C'est en explorant cet univers, à la croisée des vivants et des morts, que j'ai appris à lire l'avenir des hommes, sur simple photo noir et blanc. Nous savions que la société serait incapable de nous aider à développer toutes les ressources potentielles dont nous disposions... En fait, nous avons compris que la culture telle qu'on souhaitait nous l'enseigner, était un véritable creuset d'impuissance apprise ! Un véritable antidote contre la création, qui est avant tout : libération d'énergie ! J'ai beaucoup écrit durant cette époque, et j'ai beaucoup éprouvé. J'ai fait de temps en temps, quelques pactes avec le diable ; mais Dieu sait que ce fut plus par dépit, que pour toute autre raison. Je peignais également, quand je ne travaillais pas à la réalisation de quelques autres œuvres. Les rencontres ne se sont pas faites avec la réussite, parce que je n'étais pas capable de me soumettre aux impératifs de ceux qui décident, parfois brutalement, « qui sera quoi dans ce monde » !

Il n'y a plus dans mon champ de vision, que trois chevaux ; toujours en course pour une quête, que nul ne peut définir... à l'avance ! Mais de la sueur est en train de parcourir les flancs du cheval de tête ; je perçois maintenant, quelques ruptures anormales dans le pas de danse ! Et la nuit qui tombe doucement. Et la terre et la mer qui vont bientôt revêtir la même couleur ; nous allons changer d'atmosphère. Je me rends compte maintenant, que rien ne sera plus comme avant ; que les choses deviennent inexorables. Comme je vois de moins en moins, je sens la peau de ma monture, se mélanger aux embruns de la mer ; et j'entends le souffle de ses naseaux... le goût du sel qui se colle à ma langue, comme je ne l'avais jamais senti, auparavant ! Une certaine fraîcheur également... et de l'humidité, là où je n'avais ressenti que de la chaleur ; comme un besoin de passer un pull. Toutes ces odeurs fortes sont en train de s'imprégner en moi ; elles me signifient que les choses vont devenir de plus en plus difficiles, qu'il y a une fin à cette aventure, et que celle-ci surgira, à un moment ou à un autre ...

Nadia est en face de moi ; c'est l'artiste Arabe du groupe. Elle dessine mon portrait sur des feuilles de brouillon, tantôt avec une allumette calcinée, tantôt avec du rouge à lèvres, tantôt avec je ne sais quoi qui est à sa disposition ! Chacun de ces dessins est une réussite ; ils me suivront tout au long de ma vie. Comme de fidèles compagnons ! Ils sont plus que ressemblants ; mais sur certaines illustrations, je ressemble plus à un arbre qu'à un humain, avec son tronc et son feuillage qui trône au dessus. Plus tard, je saurais qu'il s'agit d'un olivier. Il y a quelque chose de fou dans cette description : quelque chose de jeune et de vieux, du solide, mais également de la sensibilité, ou de la finesse de traits. Une barbichette sur l'un des dessins, que je ne porterai que trente ans plus tard ; comment avait-elle deviné ? Le souvenir n'a pas bougé ; il a traversé les années et il dit toujours la même chose : ce que nous avons été et ce que nous serons toujours, malgré le temps qui passe ! Il est la vérité sur ce que je suis, au plus profond de moi-même : un arbre solitaire ; sur ce que nous étions et sur ce que nous allions devenir... finalement ! Il y a quelque part, quelque'un... des murs... qui se rappellent que vous étiez là, à cet endroit, il y a bien longtemps maintenant. pour peu que vous laissiez les chevaux de votre imagination, vous murmurer dans l'oreille... la douce musique du temps qui passe, inéluctable !

A un moment de l'histoire, tout devient irréel. Le dernier cheval blanc est entré ; les autres avaient disparu... peut-être étaient-ils morts ! comme affolé, dans le Café. Je ne sais pas comment il a pu pénétrer dans la salle principale ; les portes battant ont volé en éclats. Il était

couvert d'écume et de bave ; ça sentait la panique à tour de bras. Comme il était perdu, il a fait tomber les tables et les chaises ; les gens se sont cachés ou se sont échappés, laissant leurs affaires sur place. Il glissait sur le parquet ; la croupe affalée, comme s'il était devenu infirme... à la manière d'un homme qui aurait perdu tous ses repères ! Au fur et à mesure que les verres et les coupelles tombaient, il était de plus en plus incontrôlable ; totalement effrayé. Je le voyais à ses yeux révulsés ; à son œil tremblant que je n'arrivais plus à accrocher ! Jusqu'au moment où un coup strident a claqué, et derrière, un bruit sourd et massif. Quelque chose d'énorme venait de s'écrouler : il avait été abattu par le fusil du propriétaire... qui n'avait jamais songé à lui parler ! Plus personne n'est revenu dans le Café ; plus personne n'a jamais voulu revenir dans ce Café. Un cheval mort, c'est comme une espérance qui vient de s'achever ; c'était un cheval blanc, il s'appelait Boromo et je l'ai très bien connu.